

Huguette Gaulin, Guy Cloutier, Dominique Lauzon

Rachel Leclerc

Numéro 128, hiver 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36804ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Leclerc, R. (2007). Compte rendu de [Huguette Gaulin, Guy Cloutier, Dominique Lauzon]. *Lettres québécoises*, (128), 37–38.

☆☆☆☆☆

Huguette Gaulin, *Lecture en vélocipède, poésie 1970-1971* (deuxième édition), Montréal, Les Herbes rouges, coll. « Enthousiasme », 2006, 182 p., 19,95 \$.

« Circuler la forme »

Que serait devenue Huguette Gaulin si elle n'était pas décédée en 1972 ?

À lire *Lecture en vélocipède*, qui regroupe aux Herbes rouges les trois livres constituant toute l'œuvre de la jeune femme, il apparaît évident qu'elle aurait superbement côtoyé une Nicole Brossard — pour ne nommer que cette auteure d'une semblable influence, auteure qu'elle cite au passage et qu'elle a d'ailleurs peut-être fréquentée — et que son écriture aurait continué à nous pousser vers la modernité.



Je m'attendais à lire un livre ennuyeux de formalisme d'où l'on ne peut tirer que les bouts d'une signification échevelée qui ne nous concerne plus, et à affirmer qu'une folie traverse ces pages, une névrose, de celles qui vous poussent au geste suicidaire. Mais Huguette Gaulin possède une authentique et rare magnificence, une sensualité grave et joyeuse, une curiosité lexicale qu'elle satisfait en l'abreuvant de mots rares ou imaginés (connaissez-vous le « mergule » et les « gneiss » ?), des mots souvent choisis pour leur aspect coquin, semble-t-il.

INVENTER POUR VIVRE

On sent un poète original, précurseur d'elle-même et de ceux de sa génération qui commençaient à publier. Je trouve nombre d'images pour ma soif et une perfection de l'écriture qui devait apporter bien de la satisfaction à Huguette Gaulin, chez qui l'on devine tout de même une sensibilité à fleur de peau, une lucidité trop vive, une vie de « grand échevellement » (p. 28) face à la « longue bête de mémoire assise dans ses poils » (p. 63). C'est une intelligence créatrice qui contrôle l'ensemble, pas de doute, et Huguette Gaulin ne lui impose que les balises de son imagination. Aussi son audace l'a-t-elle conduite jusqu'à nous.

Normand de Bellefeuille, dans sa préface, souligne le surréalisme du texte, j'aime à y voir aussi une grande fête du sens et des sens que la jeune femme célèbre sans retenue et sans fausse gêne. Merci aux Herbes rouges pour cette réédition d'une œuvre qui bouleverse les formes, loin de l'intime et de l'intimisme — et pourtant juste assez proche —, qui englobe tout le dehors et est traversée de bout en bout par une remise en question, voire un congédiement définitif des conventions sociales et politiques. Mais, contrairement à de Bellefeuille, je ne crois pas que Gaulin n'ait été que « très peu maître de son texte » (p. 10).

Il m'apparaît au contraire qu'une grande maîtrise — celle de l'écriture poétique en l'occurrence — fut, un temps, sa planche de salut. Ce livre l'affirme, Huguette



HUGUETTE GAULIN

Gaulin a tenu et défendu haut et fort sa place dans l'existence. Elle a acquiescé à son aspect primesautier, à son opulent arc-en-ciel à travers la recherche poétique (car il s'agit bien d'une recherche, à quoi l'on reconnaît les inventeurs). Le grand échec du bonheur l'a obligée à rassembler toute sa force et tout son courage — la même force et le même courage qu'on sent vibrer à chaque page de cette œuvre classique — pour faire un geste d'immolation qui établit à jamais le sens tragique du monde.

« Les gouvernements caméléons » et les « hommes chaises » (p. 67) n'ont qu'à bien se tenir : grâce à ses « nids d'oxygène » (p. 44), Huguette Gaulin demeure et fait flèche de tout bois.

☆☆☆ 1/2

Guy Cloutier, *L'étincelle suffit à la constellation*, Montréal, le Noroît, 2007, 136 p., 20,95 \$.

Dépouiller le maître

Tsss ! Tsss !

L'écriture est parfois une incorporation gloutonne, une dévoration où l'écrivain ne laisse traîner derrière lui que le petit os cassant du quotidien. Le regretté Michel Beaulieu appartenait à cette sorte de bête dévouée à la création et, à travers elle, au déchiffrement sensible de sa stupeur gourmande.



GUY CLOUTIER

La deuxième personne du singulier, ce « tu » auquel, à partir d'une certaine époque, s'adressaient tous ses poèmes, ce pronom qu'il détroussait pour en faire sa chose docile était devenu le label de son talent et de son autorité. Il faut ajouter qu'une si constante déviation du sujet s'avérait pour le poète une manière géniale et totalitaire de distraire notre regard de sa propre gaucherie existentielle et corporelle.

Il y aurait une thèse à faire sur l'influence que cet écrivain, par son attitude (un curieux mélange de quant-à-soi et de soif absolue de vivre), a exercée sur ses amis poètes mâles : au début des années quatre-vingt, à l'époque où je fréquentais de loin en loin sa tanière, la bête faisait l'objet d'une adoration masculine pour le moins fascinante. Puis Beaulieu est mort brusquement, terriblement. Parmi ses orphelins, le poète Guy Cloutier a alors achevé de subir son influence, et la manière Beaulieu est devenue la sienne, un peu par le fond et beaucoup par la forme (le même « tu » traverse *L'étincelle suffit à la constellation* du début à la fin, un seul poème y échappe).

DOULEUR COMMUNE

Guy Cloutier est un bon poète, son œuvre est peut-être l'excellente affirmation d'un difficile, voire impossible enfantement de soi. Cette impossibilité explique en partie qu'avec *L'étincelle suffit à la constellation*, d'une facture éditoriale enviable comme sait nous en offrir le Noroît, notamment grâce aux encres de René Laubiès, Frédéric Benrath et Julius Baltazar (de loin le plus intéressant des trois), les lecteurs attendent toujours l'invention de style à laquelle ils ont droit.



seul ». (p. 13) Une sorte de nausée, un dégoût de soi habitent de nombreuses pages. La rédemption par le poème devient alors l'enjeu, le projet, et donne lieu à des vers très réussis.

*Tu sais maintenant où tu vas
vers une bestiale impossibilité de vivre
sans le poème les mots sans leur accord
jusqu'au frêle espoir humain de te faire oublier d'eux.* (p. 20)

Selon Oscar Wilde, « réussir ne suffit pas : il faut que les autres échouent », il faut donc trouver un ton et une forme sur lesquels les autres se sont cassé les dents, or l'œuvre du maître Beaulieu, pour avoir fait un monument de sa douleur, est une réussite totale. Et le rapt posthume de Guy Cloutier causerait peut-être au disparu un certain agacement.

N'empêche qu'il y a les beaux paradigmes du livre, qui empruntent à la faute, au combat que constitue le fait de vivre : « C'est cela ta guerre/ce n'est que cela être



Dominique Lauzon, *Un livre, une fois*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2006, 60 p., 10 \$.

Ce que **peut** la poésie pour vous

Imaginer la femme.

J'aime la discrétion de Dominique Lauzon. On devine que le poète est capable de grandes amitiés, d'amours profondes et sincères, bien que tout cela n'empêche pas l'avènement d'une « passion pure » (p. 52) et des « pensées de feu » (p. 48). Ainsi va son livre, qui emprunte la forme d'une recherche et d'un lent retournement vers l'extérieur : il est question de foules, d'espace, de rues, et c'est tout l'être qui, par cette quête, veut officier à « l'organisation de l'intime » (p. 28). Il y a là un projet, celui d'une petite marche personnelle à l'amour, et il semble qu'elle mène à la femme imaginaire.



DOMINIQUE LAUZON

du poème, lui-même tiré de l'ombre et monté du cœur de soi comme un amas de signes à déchiffrer. « Tu viens du haut vertige de la blancheur./Tu étais dans le livre/avant que le livre ne soit. » (p. 41)

SENTIMENT D'IRRÉALITÉ

Étrange comme cette attitude, ce regard tourné vers la lumière de l'autre me rappelle parfois, au détour d'une page, l'univers romanesque d'un Paul Auster, pour l'évanescence des corps, la prédominance du dehors, l'apparition-disparition des visages, la quête d'une densité supportable et d'une concordance des esprits, des cœurs, l'attente aussi (« J'attendais activement », p. 33). Dominique Lauzon trouve peut-être son bonheur d'homme et d'écrivain dans la rencontre de cette femme née

Visitez le site des
Éditions Prise de parole
www.pdp.info.ca

Zcare, dont la devise était *Jouis et fais jouir, sans faire de mal ni à toi ni à personne*, maxime qu'il aurait relevée chez Chamfort s'il l'avait lu, n'avait pas de goût pour les passions inassouvies et les rancunes immortelles, mais comme la Veuve noire était belle, à la vérité, et qu'il avait grande envie de la connaître mieux, il se dit, se rappelant les soldats qui montaient la garde tout près, que ce serait folie de résister.



Noëlle à Cuba – Pierre Karch

Roman | 503 pages | 20 \$ | En vente chez votre libraire

Prise de parole



une collection qui rassemble des œuvres marquantes de l'Acadie, de l'Ontario et de l'Ouest